



**HAL**  
open science

## La chimie et l'écriture

Primo Levi, Catherine Paoletti

► **To cite this version:**

Primo Levi, Catherine Paoletti. La chimie et l'écriture. *Alliage: Culture - Science - Technique*, 1990, 5, pp.45-49. hal-03402030

**HAL Id: hal-03402030**

**<https://hal.science/hal-03402030>**

Submitted on 25 Oct 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# LA CHIMIE ET L'ÉCRITURE

*Primo Levi*



Photo : Renzo Levi, 1981

Primo Levi est entré en littérature à partir de deux des expériences fondatrices de la modernité : celle des camps de concentration, dont il a tiré une longue méditation sur la condition humaine, depuis *Si c'est un homme* jusqu'à son dernier livre, *Les naufragés et les rescapés*; et celle de la technoscience. Ingénieur chimiste, sa pratique fonde plusieurs de ses livres, de *La clef à molette* (voir p. 94) au *Système périodique*. Et l'intrication de ces thèmes, dans telle ou telle nouvelle, par exemple sur son «travail» de chimiste au camp de

Dora, donne à l'œuvre de Primo Levi une exceptionnelle résonance en notre temps. Primo Levi nous a quittés en 1988.

Sous le titre *Dialogo*, est paru en 1985 (Einaudi), un livre à deux voix, entretien de Primo Levi avec Tullio Regge, physicien théoricien de grande réputation, préoccupé, lui aussi, par les rapports de la science et de la culture. Nous avons extrait de ce petit livre, avec l'aimable autorisation de Madame Lucia Levi, les quelques pages les plus significatives des réflexions de Primo Levi sur son double métier de chimiste et d'écrivain.

**M**a conception de la chimie, qui par ailleurs était une chimie de «base», presque une cuisine, m'a avant tout fourni un vaste assortiment de métaphores. Je me retrouve mieux pourvu que d'autres collègues écrivains, car des termes comme «clair», «obscur», «lourd», «léger», «bleu», possèdent pour moi un spectre de significations à la fois plus étendu et plus concret. Pour moi, le bleu n'est pas seulement le bleu céleste : je dispose encore de cinq ou six autres tonalités de bleu... Je veux dire par là que j'ai eu entre les mains des matériaux d'un usage peu courant, aux propriétés hors du commun, ce qui m'a permis d'amplifier mon langage privé au plein sens technique. Par conséquent, je dispose pour écrire d'un inventaire de matières premières et de «tesselles» un peu plus vaste que celui de ceux qui ne possèdent aucune formation technique. J'ai pris, par ailleurs, l'habitude d'écrire d'une manière dense en évitant le superflu. La précision et la concision qui font, à ce qu'on m'en dit, mon style d'écriture, me sont venues de mon métier de chimiste. De même, ma tendance à l'objectivité, à ne pas me laisser trop facilement abuser par les apparences. C'est l'histoire du potassium que j'ai racontée dans *Le système périodique* : le sodium ressemble énormément au potassium, mais à y regarder de plus près, on s'aperçoit qu'il y a bel et bien une différence.

Mais ce ne sont là que mes impressions personnelles. A la question qui m'est si souvent posée par mes lecteurs des lycées («Si vous n'aviez pas vécu l'expérience des camps, si vous n'aviez pas étudié la chimie, auriez-vous tout de même écrit ? Et si oui, de la même façon ?»), on ne pourrait donner une réponse sensée qu'en prenant un autre Primo Levi, qui n'aurait pas étudié la chimie et qui se serait mis à écrire. Il n'y a donc pas de contre-épreuve. Parfois, en exagérant un peu le paradoxe, j'ai moi-même écrit que mon modèle d'écriture était celui des brefs rapports d'activité de fin de semaine, ce qui est vrai dans une certaine mesure. J'avais été frappé par cette petite phrase attribuée à Fermi, selon laquelle lui aussi s'ennuyait à faire ses dissertations de lycée. L'unique dissertation qu'il eût faite avec plaisir aurait été du type : décrivez une pièce de deux lires. Il m'arrive un peu la même chose : quand je dois décrire une pièce de deux lires, j'y réussis assez bien. Mais si je dois décrire quelque chose d'indéfini, par exemple un type humain, alors j'y parviens beaucoup moins bien.

De même, l'habitude de peser ses mots, celle de ne pas se fier à des mots approximatifs, constituent des règles de cuisine qui n'ont rien d'abstrait : avant d'utiliser un mot, il faut approfondir sa portée ainsi que son champ linguistique. Par ailleurs, il est toujours possible de puiser au grand réservoir des langages artisanaux qui permettent de redécouvrir un vieux mécanisme linguistique. La plupart des figures de rhétorique entrées désormais dans le langage courant sont issues de langages sectoriels, du langage du moulin, ou de celui des écuries. Mais il y a aujourd'hui une quantité d'autres sources linguistiques : les usines, les banques ou le voyage. Pourquoi ne pas s'en servir ? Dans ce genre

d'exercice, mon métier antérieur m'est fort utile ; pour moi, en tant qu'ex-chimiste, le mot «filtrer» dit quelque chose de plus qu'à un profane. Il existe, en effet, nombre de concepts qui possèdent une signification précise et qui peuvent tranquillement être exploités, mais dont les effets sont peut-être différents de ceux auxquels je m'attendrais, ce qui n'empêche qu'ils ont tout de même un effet. Tout le monde utilise le terme «cristalliser», mais de manière abusive, car le concept originaire a été perdu, du moins en partie.

Une autre vertu que développe le métier de chimiste, c'est la patience, la non-précipitation. Aujourd'hui, la chimie a totalement changé : c'est une chimie rapide. Aujourd'hui, l'analyse d'un minéral n'est plus manuelle : elle est faite à la machine et ne réclame que quelques minutes, là où il fallait auparavant des semaines. Evidemment, il n'était guère productif de travailler toute une semaine pour l'analyse d'un minéral, mais cela permettait de développer d'autres vertus, précisément celles de la constance, de la persévérance et de l'application assidue. Maintenant, comme dans les écoles primaires, où l'on est amené à discuter pour savoir si l'on doit ou non enseigner aux enfants l'usage de la calculatrice de poche ou, au contraire, faire les opérations manuellement, se pose la question, pour le chimiste, de savoir s'il vaut vraiment la peine d'enseigner une méthode manuelle d'analyse, ce qu'on appelle analyse systématique, requérant à la fois beaucoup de temps et beaucoup de matière. De nos jours, il suffit de mettre un dixième de milligramme dans une petite machine, un peu comme dans ces analyses cliniques en mesure de donner une électrophorèse en l'espace de quelques minutes. Séparer des protéines était auparavant une opération fort difficile. Il est clair qu'à des fins pratiques, une analyse effectuée à la machine convient parfaitement ; cependant, l'analyse manuelle qui, comme tous les travaux manuels, possède sa propre valeur formatrice, renvoie trop clairement à nos origines animales pour être négligée. Nous devons toujours, pour connaître, utiliser nos mains, nos yeux et notre nez. Je suis quant à moi très heureux d'avoir su éduquer mon nez, car je suis encore en mesure d'identifier à vue de nez certains groupes fonctionnels plus rapidement qu'un spectromètre à infrarouge ou que les chromatographes. En cela, le métier de chimiste nous intègre dans notre fonction de personne complète, ne négligeant aucune de ses facultés possibles. Comme étudiant autant que comme technicien des vernis, je me suis efforcé en permanence d'exploiter à plein l'aide que peuvent offrir nos yeux, nos doigts et notre nez.

Après avoir décrit tout ce que je dois à mon ancien métier et exprimé ma gratitude pour tout ce qu'il a pu m'apporter (y compris ma retraite et l'opportunité de circuler pour affaires à travers la moitié de l'Europe), il me faut ajouter que le jour où je l'ai abandonné sonna pour moi comme un jour de libération: j'avais l'impression de marcher sur des nuages (...). Une libération plus pure, moins contaminée, que celle qui avait mis fin au Lager et qui s'était effectuée dans un décor de massacre et de mort. Le lendemain de ma démission, je l'ai

passé à me promener dans les rues de Turin, et c'était un jour ouvrable : ouvrable, comprenez-vous ? Finis les horaires, finis les traversées de la ville aux heures de pointe, tous les jours que fait le Bon Dieu, finis les appels nocturnes pour une rupture de soupape ou pour une averse qui a inondé les gaines de cables. J'avais l'impression de disposer d'une avalanche de temps libre: si j'avais écrit jusque-là trois ou quatre livres en travaillant le soir et le dimanche, je pourrais bien maintenant en écrire vingt ou trente de plus. Mais il en est allé tout autrement : un ami me disait que pour faire ce qu'on a à faire, «il faut ne pas avoir de temps». Le temps est un matériau éminemment compressible.

Naturellement, j'ai continué à écrire, y compris en puisant à l'expérience de l'usine, comme dans le cas de *La chiave a stella* (*La clef à molette*) ; mais à présent, j'ai l'impression d'avoir épuisé mes réserves. J'écris des poésies sans trop y croire ; en ce qui concerne la prose, il me semble qu'il serait temps d'emprunter une voie nouvelle, que ce soit comme thème ou comme langage. Mais pour l'instant, je me suis remis au travail d'un recueil d'essais sur le Lager «revisité» après quarante ans (*Sommersi et salvati, Les naufragés et les rescapés*) commencé voilà quelques années, mais que j'avais interrompu pour écrire *Se non ora, quando ?* (Maintenant ou jamais). Mais cette entreprise s'est trouvée télescopée par un événement imprévu : j'ai lu le livre de Pozzoli, *Scrivere con il computer* (*Écrire avec l'ordinateur*), qui m'a fait l'effet du clairon au réveil de la caserne. J'ai réalisé qu'aujourd'hui on peut certes vivre sans ordinateur, mais au prix de vivre en marge, et de risquer une marginalisation de plus en plus grande par rapport à la société active. Les Grecs disaient d'une personne inculte : «elle ne sait ni lire, ni nager» ; de nos jours, il faudrait ajouter : «ni utiliser un traitement de texte».

Ce n'est pas sans hésitations ni violences sur moi-même que je me suis acheté un traitement de texte ; à présent j'écris exclusivement avec lui. Au début, c'était très dur : j'étais totalement ignorant de la terminologie usitée, j'étais terrifié par la peur que le texte écrit ne finisse par être effacé au cours d'une mauvaise manœuvre; en outre, les explications du manuel me semblaient indéchiffrables. Mais peu à peu, j'ai compris certaines choses fondamentales. Tout d'abord, qu'il est nécessaire de réprimer le désir humaniste de comprendre «ce qu'il y a à l'intérieur» : n'utilisons-nous pas le téléphone depuis près d'un siècle, et la télévision depuis trente ans, sans même savoir comment ils fonctionnent ? Et d'ailleurs, savons-nous comment fonctionnent nos reins et notre foie, que nous utilisons depuis toujours ? C'est une simple question d'accoutumance ; du reste, on me dit qu'à moins d'être spécialistes, les physiciens pas plus que les mathématiciens ne se posent ce problème ; ils ont apprivoisé le monstre merveilleux et l'utilisent sans plus se tourmenter. Par ailleurs, j'ai compris qu'il est insensé d'espérer apprendre à utiliser cet engin en étudiant les manuels ; mis à part le fait que leur langage est ingrat (ces gnomes

ont inventé des choses prodigieuses mais n'ont eu cure de créer parallèlement un langage agile et expressif), ce serait comme prétendre apprendre à nager en lisant un manuel sans jamais entrer dans l'eau ; bien plus, me dit mon fils biophysicien, sans même savoir ce qu'est l'eau, sans même l'avoir jamais vue. Il faut apprendre sur le tas, se trompant et corrigeant tour à tour.

Je suis encore un néophyte : j'ai encore une quantité de manœuvres à apprendre, mais dorénavant, il me coûterait beaucoup d'avoir à retourner à la machine à écrire, ou pire encore, au stylo, aux ciseaux et à la colle. Je n'exclus pas que le nouvel instrument puisse exercer une influence subtile sur le style ; naguère, le fait de devoir inciser les lettres une à une au marteau et au scalpel contraignait à la concision, au style «lapidaire» ; la fatigue s'est peu à peu réduite, pour finir pratiquement par disparaître : un texte se rédige, se corrige, se retouche, se taille, s'insère avec une facilité dérisoire ; ainsi, on se retrouve en somme à l'extrême opposé. Il me semble que cette facilité tend à nous rendre prolixes : je devrais y être attentif.

Il est en outre un autre danger : ma machine non seulement écrit, mais dessine. Je ne dessinais plus depuis la huitième, et je m'amuse de façon indécente en créant sur le petit écran des formes qui me semblent belles et nouvelles, mais bien supérieures à mes compétences manuelles ; ensuite, je peux les «mettre en mémoire» et les imprimer. C'est fascinant, au point que j'y perds beaucoup de temps : au lieu d'écrire, je joue et m'amuse comme un enfant. Et finalement, je suis ravi d'apprendre à faire des choses nouvelles à l'âge de soixante-cinq ans.

Traduit de l'italien par Catherine Paoletti

### Ouvrages de Primo Levi traduits en français

*La clef à molette*, Julliard, 1980.

*Maintenant ou jamais*, Julliard, 1983 ; UGE, 1989.

*Lilith* et autres nouvelles, Liana Levi, 1987 ; Livre de poche, 1989.

*Si c'est un homme*, Julliard, 1987 ; Presses-Pocket, 1988.

*Le fabricant de miroirs* (contes et réflexions), Liana Levi, 1989.

*La trêve*, Grasset, 1988.

*Le système périodique*, Albin Michel, 1989.

*Les naufragés et les rescapés*, Gallimard, 1989.